LiRE:
Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 51688

Date : JUIL / AOUT 16
Page de l'article : p.52
Journaliste : Christine Ferniot

LEONARDO PADURA

UN PASSÉ PAS SI SIMPLE

La nostalgie de l'écrivain habitée par une ville qu'il lui faut quitter : La Havane...

La Havane palpite encore du côté de la Rampa. Un homme marche, ébloui par le visage d'une femme à la peau cuivrée. Ce soir, Violeta del Río chante à La Gruta, mais il ne viendra pas la voir. Pourtant, quand il écoute un vieux boléro, il ressent une brûlure douloureuse et se souvient de la voix de Violeta, entendue pour la première fois à l'aube de ses 18 ans. Elle était « murmurante, chaude, profonde, soigneusement maîtrisée, [et] semblait parler à l'oreille plus que chanter ». En quelques lignes, Leonardo Padura fait vivre la rue, les parfums du rhum, des cigarettes et des petits matins brumeux. On entend la musique lascive, tout en cherchant le mystère des femmes ou le désir des hommes qui transpirent dans un nuage de fumée. Violeta symbolise La Havane, ville fardée telle une prostituée, moite et sensuelle comme sa voix rauque. L'auteur dévoile sa nostalgie quand il faut quitter l'île, partir pour l'Angola et mourir. Les nouvelles de ce recueil se déploient sur plusieurs années, entre 1985 et 2009, et disent toutes les rêves impossibles, les regrets et les échos d'une jeunesse enfuie. On aimerait prendre la main de l'écrivain pour aller manger une glace chez Coppelia ou boire un verre de rhum Carta Blanca. Parfois les nuits sont torrides, et Padura les décrit avec un plaisir de jeune homme qui tremble toujours de désir pour une fille croisée dans un bar.

★★★ ***Ce qui désirait arriver (Aquello estaba deseando ocurrir)*** par **Leonardo Padura,** traduit de l'espagnol (Cuba) par Elena Zayas, 240 p., Métailié, 18 €

Parallèlement, les éditions Métailié rééditent la tétralogie *Les Quatre Saisons* dans laquelle le lieutenant Mario Conde promène sa mauvaise humeur. Flic sans uniforme, alcoolique sans joie, incapable de garder une femme, Mario Conde ne court pas derrière les malfrats. Il préfère attraper les riches et leur faire cracher leurs profits indécents. Romans noirs ou nouvelles, le style reste le même, exubérant et gourmand. Car on mange chez Padura comme on dégustait chez Montalbán, l'ami espagnol. Normal, il faut prendre des forces avant d'arpenter les ruelles et traquer la désillusion. **Christine Ferniot**

Tous droits réservés à l'éditeur